

## LA RÈGLE D'OR.

Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux ; car c'est la loi et les prophètes.

(MATTH., VII, 12.)

Il y a une parole de Fénelon qu'on a souvent citée comme une admirable définition de la charité : « je préfère le genre humain à ma patrie, ma patrie à ma famille, ma famille à moi-même. » Ces paroles sont belles en effet : elles élèvent l'âme, elles agrandissent le cœur, et il est impossible de les entendre pour la première fois sans tressaillir d'une sainte admiration. Mais sont-elles aussi vraies qu'elles sont belles ? il est permis d'en douter pour qui les examine de sang-froid. Quant à moi du moins, cette définition de la charité me paraît aller au-delà du vrai, et prêcher une morale qui dépasse la nature humaine. Cette vue simple et grandiose de la charité devait séduire une

imagination poétique comme celle de Fénelon ; mais elle n'est pas conforme à la vérité, ni applicable dans la vie pratique. Il n'est ni dans la nature humaine, ni dans les intentions de Dieu, que nous subordonnions, dans nos rapports avec les hommes, les relations plus rapprochées et par là même plus intimes, aux relations plus éloignées et plus vagues. Essayez de soumettre la maxime de Fénelon à l'épreuve décisive de la pratique, suivez-la dans la rigueur de ses conséquences, et vous la trouverez inexécutable, du moins dans plusieurs de ses applications. Qu'un homme se sacrifie lui-même pour sa famille, cela est dans la nature, et se voit tous les jours. Mais quel est l'homme, fût-il le meilleur et le plus dévoué d'entre les hommes, qui dans la pratique de la vie subordonnera, sacrifiera l'amour de sa famille à celui de son pays, et l'amour de son pays à celui du genre humain ? Il ne le pourrait pas : ce genre de renoncement ne serait pas dans la nature humaine, et aussi Dieu ne l'exige-t-il pas. Il y a donc quelque chose d'exagéré, et par-là même de faux dans la définition que Fénelon nous donne de la charité. La morale évangélique se garde bien d'un pareil extrême. Nous avons déjà fait observer, dans une autre occasion, que l'évangile se distingue de tous les livres d'homme, non-seulement par l'excellence et la pureté de ses enseignements, mais encore parce qu'il reste toujours exactement dans le vrai, et qu'on n'y trouve jamais

aucune exagération <sup>1</sup>. Quand il parle des biens de ce monde, il ne nous enseigne pas à les mépriser, puisque ce sont des bienfaits de Dieu : il se contente de les mettre à leur véritable place, en les subordonnant aux biens éternels ; et quand il parle de l'amour des hommes, il ne nous dit pas d'aimer la patrie plus que notre famille, ni même notre prochain plus que nous-mêmes : il se contente de dire : « tu aimeras ton prochain *comme* toi-même. » Il ne condamne pas d'une manière absolue, comme l'ont fait souvent les moralistes humains, cet amour de nous-mêmes qui, restreint dans de justes bornes, est parfaitement légitime, puisqu'il est une condition impérieuse de notre existence, et même des soins que nous prenons pour notre salut. En posant l'amour de nous-mêmes comme la règle de celui que nous devons porter à nos semblables, l'évangile suppose évidemment qu'il nous est permis de nous aimer nous-mêmes. Seulement il ne veut pas que cet amour de nous-mêmes remplisse tout notre cœur, et dégénère en égoïsme ; il ne veut pas que, préoccupés exclusivement de nos intérêts personnels, nous perdions de vue ceux de nos frères ; il veut que nous ayons pour eux une affection aussi sincère, aussi constante, aussi pratique, aussi dévouée que celle que nous avons pour nous-mêmes, et il nous dit : « tu aimeras ton prochain

<sup>1</sup> Voir le discours intitulé : *Les avantages de l'argent*.

comme toi-même. » Mais l'évangile ne se contente pas de ce précepte général et théorique : il ne laisse rien dans le vague : et de peur que cette théorie de la charité ne soit pas suffisamment claire, de peur que nous ne soyons parfois embarrassés dans l'application, le Seigneur traduit ce précepte général et abstrait sous une forme pratique et populaire ; il nous explique avec une précision admirable, avec une clarté parfaite ce que c'est que d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, en nous disant : « tout ce que vous voudriez que les hommes fissent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux. » Je désire appeler quelques instants votre attention sur cette maxime, qui résume d'une manière si simple à la fois et si sublime tous les devoirs de la charité ; cette maxime qu'on a nommée à bon droit « la règle d'or » de l'évangile, et qui a forcé l'admiration des païens eux-mêmes. Quand Sévère, empereur romain, l'eut apprise des chrétiens, il la fit graver sur les murs de son palais pour l'avoir toujours sous les yeux, et pour la proposer aussi aux personnes de sa cour ; il la fit même écrire sur les étendards de son armée, afin que dans la guerre comme dans la paix cette règle par excellence dirigeât toujours sa conduite. Combien de chrétiens de toutes les conditions contre lesquels cet empereur païen s'élèvera en témoignage au dernier jour, la maxime de Christ à la main !

Sous quelque point de vue que nous envisagions

ce précepte, nous le trouverons admirablement approprié à son but, et offrant partout des indices frappants de sa céleste origine. Un précepte à la fois si élevé et si simple, si beau et si juste, si puissant sur la conscience et si propre à faire le bonheur de l'humanité, n'a pu qu'être l'œuvre du fils de Dieu.

Remarquez d'abord combien cette maxime est simple, populaire, facile à comprendre, à la portée des intelligences les moins cultivées et les plus enfantines. On a écrit bien des volumes sur les devoirs de la morale, et en particulier sur nos devoirs envers les hommes; dans ces livres il y a beaucoup de belles et bonnes choses; mais l'immense majorité des hommes n'en profitera jamais, parce qu'ils ne sont pas en état de les lire ou de les comprendre; et parmi ceux même qui les lisent et les comprennent il en est bien peu qui puissent les retenir, et les avoir habituellement présentes à l'esprit. Combien n'est-ce pas une chose précieuse de pouvoir toujours porter avec soi son code de morale, condensé en un précepte simple, court, aussi facile à retenir qu'à comprendre, qu'un enfant peut apprendre par cœur, et qu'un enfant aussi saurait appliquer sans difficulté dans toutes les relations compliquées de la vie humaine! Quelle que soit la position où nous puissions nous trouver, et quelles que soient nos relations avec les hommes, combien n'est-il pas facile de nous représenter, dans chaque circonstance donnée, ce que

nous souhaiterions raisonnablement qu'on fût pour nous si nous étions à la place des autres ! et avec quelle merveilleuse facilité cette règle si simple — nous mettre par la pensée à la place des autres, et mettre les autres à notre place — avec quelle promptitude et quelle clarté cette règle tranche toutes les difficultés, met fin à tous les doutes, résout tous les problèmes de la conscience ! Nous n'avons que faire des casuistes ni de leurs subtiles distinctions, nous qui possédons cette règle d'or : avec son secours un enfant va résoudre tous les cas de conscience les plus compliqués, plus aisément que ne pourraient le faire sans elle les docteurs les plus habiles.

Un autre avantage particulier à cette maxime, c'est qu'il est impossible d'en contester la parfaite justice. Elle n'est pas susceptible de discussion, comme la plupart des préceptes moraux ; elle ne s'adresse pas à la seule raison, mais va tout droit à la conscience, et s'impose immédiatement avec une telle autorité qu'il est impossible d'échapper à ses applications quelles qu'elles soient. Quelles que puissent être pour nous les conséquences de ce précepte, à quelques sacrifices qu'il doive nous entraîner, nous sommes obligés de les accepter d'avance comme rigoureusement justes : car chacun est obligé de convenir que, ce qu'il désire de la part des autres, il est juste qu'il le fasse pour eux. Tout en nous prêchant la charité, et la charité dans toute son étendue, avec toutes ses

conséquences, avec toutes ses ramifications les plus délicées comme nous le verrons bientôt, cette maxime nous présente la charité sous le point de vue de la justice : elle nous montre le bien que nous faisons aux autres, les sacrifices que nous nous imposons pour eux, le soin que nous prenons de leurs intérêts, les égards que nous leur témoignons, elle nous montre tout cela non pas comme des faveurs que nous leur accordons, mais comme des choses que nous leur devons en bonne justice : car encore une fois il est juste que nous donnions aux autres ce que nous attendons, ce que nous désirons de leur part.

Par cela même que ce précepte exerce une action secrète et immédiate sur la conscience, aussitôt senti que compris, il nous avertit avec une promptitude merveilleuse et une sûreté infailible du moindre manquement à la loi de la charité. Si nous voulons savoir où nous en sommes pour ce qui regarde nos devoirs envers nos frères, il suffit de nous rappeler cet admirable précepte, et à l'instant même nous saurons à quoi nous en tenir. Il est impossible de commettre la plus légère infraction aux lois de la charité, sans qu'aussitôt nous en soyons avertis par cette pierre de touche infailible que le sauveur a mise entre nos mains : « est-ce là ce que je voudrais qu'on fit pour moi ? » Aucune illusion n'est possible en présence de la lumière éclatante que cette règle si simple répand sur notre conscience et sur notre vie.

Nous pouvons aussi juger par là du degré de notre avancement dans les voies de Dieu et de la réalité de notre foi. La vraie foi est « agissante par la charité ; » et la charité n'est pas une théorie abstraite, elle se mesure à cette règle pratique et transparente : « fais pour les autres ce que tu voudrais qu'ils fissent pour toi. » Que chacun donc s'examine lui-même à cette lumière, qu'il se demande jusqu'à quel point il est fidèle à cette maxime, et qu'il juge par là du degré et de la valeur de sa foi. Connaître l'évangile n'est rien ; suivre régulièrement le culte évangélique n'est rien ; avoir été baptisé et prendre la cène dans une église chrétienne, tout cela n'est rien, si nous ne trouvons pas en nous ce caractère si simple et si beau qui résume « la loi et les prophètes : » faire pour les autres ce que nous voudrions qu'ils fissent pour nous.

Remarquez enfin l'étendue, l'universalité de cette maxime, et comme elle comprend en deux mots tous les devoirs de la charité sans en excepter un seul : depuis les plus apparents jusqu'aux plus cachés, depuis les plus relevés jusqu'aux plus minutieux.

C'est une maxime qui s'adresse à toutes les classes d'hommes sans distinction : elle s'applique avec une égale justesse aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, aux instruits et aux ignorants, aux professions les plus relevées comme aux plus hum-

bles. Elle porte la lumière dans toutes les relations diverses et compliquées de la vie sociale, et apprend à chaque homme, sans lui laisser la moindre incertitude ni la moindre obscurité, ce qu'il doit faire, ce qu'il doit dire, et même ce qu'il doit penser à l'égard de ses semblables dans chaque circonstance donnée. Il serait impossible d'imaginer, dans nos relations avec les hommes, quelque chose de bon à faire qui ne soit pas compris dans la maxime de Jésus-Christ. Vous désirez que les autres ne vous fassent aucun tort, qu'ils s'abstiennent à votre égard de toute injustice, de toute fraude, de tout mensonge ; vous désirez même qu'ils prennent en mains vos intérêts dans l'occasion, qu'ils vous aident à réussir, qu'ils mettent à votre service leurs ressources et leur influence : c'est donc là ce que vous devez faire pour eux. Vous désirez qu'ils ne médisent pas de vous en votre absence, qu'ils prennent même votre défense si vous êtes attaqués, qu'ils fassent ressortir ce qu'il y a de bon dans votre caractère, et laissent les taches dans l'ombre : c'est donc là ce que vous devez faire pour eux. Vous désirez qu'ils aient de vous une opinion favorable, qu'ils s'abstiennent de jugements téméraires, qu'ils croient au bien plutôt qu'au mal, qu'ils supposent toujours à votre conduite le meilleur motif possible : c'est donc là ce que vous devez faire pour eux. C'est ainsi que ce précepte, véritablement universel, étend sa bienfaisante autorité tout à la fois

sur nos actions, sur nos paroles et sur nos pensées les plus secrètes. Et remarquez bien que ce précepte n'embrasse pas seulement ce qu'on pourrait appeler les grands devoirs de la charité : il atteint jusqu'aux moindres détails de nos dispositions et de notre conduite dans le monde ; il règle le dehors en même temps que le dedans ; il nous engage, non-seulement à être justes et bons dans le fond du cœur, mais encore à revêtir notre bonté de formes polies et affables, à rechercher, comme le dit l'apôtre, « toutes les choses qui sont aimables, et qui peuvent nous acquérir une bonne réputation. » Nous aimons à être traités avec affabilité par ceux qui ont affaire avec nous ; nous aimons que les hommes qui sont nos supérieurs par leur position sociale ne prennent pas avec nous des airs de hauteur et de dédain, qu'ils nous accueillent le sourire sur les lèvres, et qu'ils sachent se déranger de leurs occupations pour nous écouter avec bienveillance. Ces désirs de notre part nous dictent notre devoir à l'égard des autres. O qu'il connaissait bien le cœur de l'homme, celui qui a voulu que l'amour de nous-mêmes servît de modèle à l'amour du prochain, et que l'égoïsme devînt la mesure de la charité ! L'égoïsme en sait plus que tous les systèmes de morale, et l'amour de nous-mêmes ne laisse rien à désirer : cet amour-là est toujours tendre, toujours vigilant, toujours actif, toujours empressé, toujours ingé-

nieux , délicat , plein d'égards et de prévenances , n'oubliant jamais rien : toutes ces qualités précieuses mais mal appliquées , la maxime de Jésus les prend sur le fait au service de l'égoïsme , et les détourne au profit de la charité.

La meilleure manière de juger la valeur d'une règle de conduite , c'est de l'appliquer par la pensée à tout le genre humain , et de se demander ce que deviendraient les sociétés humaines si cette règle de conduite était mise universellement en pratique dans le monde. Essayez de vous représenter , mes frères , ce que serait l'état du monde , et quel bonheur règnerait dans les sociétés humaines , si la maxime du sauveur était généralement observée. Je dis essayez : car il nous est impossible , dans l'état de choses actuel où le mobile universel est l'égoïsme , d'imaginer ce que serait un état de choses où le mobile universel serait la maxime de Jésus-Christ. Si cette maxime était généralement observée , la terre , heureuse autant qu'on peut l'être dans cette vie , serait une image anticipée du ciel. Alors plus d'injustices , plus de tromperies dans les transactions , plus de fraude dans le commerce , plus de mensonges , plus de vols , plus de meurtres , plus de séductions , plus d'adultères , plus de paroles injurieuses , plus de haines , plus de vengeances , plus de conquêtes injustes de nation à nation , plus de ces luttes barbares qui après quarante ans de paix ont

recommencé d'ensanglanter notre Europe. La guerre, cette exécrable invention qui fait périr des milliers d'hommes pour satisfaire l'ambition d'un seul, serait reléguée à jamais dans l'enfer d'où elle est sortie. Alors plus de persécutions religieuses, plus d'atteintes portées à la liberté des cultes : chacun servirait Dieu librement suivant sa conscience, et les différentes communions chrétiennes vivraient en paix l'une à côté de l'autre, se respectant et s'aimant comme des sœurs. Alors il n'y aurait plus de misère excessive, comme on en voit aujourd'hui. Sans doute on verrait toujours parmi les hommes cette inégalité de positions et de fortunes qui est dans les vues de Dieu, et qui doit subsister jusqu'à la fin dans ce monde d'imperfection ; mais cette inégalité serait adoucie, et les conséquences les plus funestes qu'elle entraîne seraient prévenues par la charité : les riches, se mettant tous réellement à la place des pauvres, souffriraient de leur souffrance, ils se soulageraient eux-mêmes en les soulageant ; et si l'on voyait encore des pauvres, du moins on ne verrait plus, comme aujourd'hui, des pauvres qui meurent de froid et de faim. Alors les hommes respecteraient l'âme de leurs semblables aussi bien que leur vie ou leur propriété ; et par là même il n'y aurait plus de littérature immorale, plus de poison littéraire vendu à tant la page et à tant la ligne, multiplié à l'infini par la presse, insinué par les livres et les journaux dans toutes les veines

du corps social. Alors plus de ces théâtres si funestes à la morale publique, moins encore par la nature des ouvrages qu'on y représente, que par l'immoralité qui est habituellement inhérente à la profession des comédiens. Le théâtre, du moins tel qu'il existe aujourd'hui, ne pourrait pas subsister en présence de la maxime qui ordonne de faire pour les autres ce que nous voudrions qu'ils fissent pour nous. En effet, parmi ceux qui encouragent et qui favorisent le théâtre par leur présence, lequel voudrait changer de place avec ces personnes qui pour l'amuser renoncent à l'estime publique, et qui fournissent à ses plaisirs aux dépens de leur vertu ? quel est le père ou la mère, parmi ceux qui enseignent à leurs enfants le chemin du théâtre, qui voudrait pour son fils ou pour sa fille, quel est le frère qui voudrait pour sa sœur de cette profession qu'ils encouragent, qu'ils favorisent, qu'ils applaudissent, qu'ils soutiennent de leur présence et de leur argent ? Est-ce là se mettre à la place des autres ? est-ce là obéir à la maxime de Jésus-Christ ? J'adresse en passant ces simples questions à la conscience de ceux qui fréquentent le théâtre, s'il s'en trouve dans cet auditoire. Si cette maxime était mise partout en pratique, on verrait également disparaître de la terre l'esclavage, ce crime social qui pèse encore sur des nations appelées chrétiennes, et qu'on essaie même, chose monstrueuse ! de justifier par les intentions de la providence et par

la parole de Dieu. On a beaucoup parlé, beaucoup écrit pour et contre l'esclavage. Si j'avais à discuter la question avec un de ces propriétaires d'esclaves qui prétendent au nom de chrétien, je ne lui parlerais pas des droits de l'âme humaine; je ne lui ferais pas le tableau des maux sans nombre, temporels et éternels, qui sont la conséquence de l'esclavage: j'emploierais une méthode plus courte et plus simple: je me contenterais d'adresser à ce maître qui se dit chrétien une simple question: « si vous étiez noir au lieu d'être blanc, trouveriez-vous juste qu'on vous privât de la liberté? si vous étiez à la place de votre esclave, trouveriez-vous bon qu'on vous maintînt dans la servitude? » Il me semble que ce mode d'argumentation mettrait vite un terme au débat; et je ne vois pas ce qu'un homme qui se dit chrétien pourrait y répondre, à moins toutefois de prétendre que les noirs ne sont pas des hommes: car il faut s'attendre à voir nier l'évidence même quand l'intérêt est de la partie.

Mais arrêtons-nous: je n'aurais jamais fini si je voulais passer en revue tous les effets bienfaisants que produirait dans le monde l'application générale de la maxime de Jésus-Christ. D'ailleurs, en insistant sur ces heureux résultats je m'attends à une objection. A quoi bon, direz-vous, ce tableau séduisant sans doute pour une âme chrétienne, mais qui n'est qu'un vain rêve de l'imagination, et qui n'a pour base qu'une supposition sans réalité? Sans doute il serait

heureux que tous les hommes missent en pratique la maxime de Jésus-Christ, en d'autres termes que tous les hommes fussent chrétiens. Mais quand la grande majorité des hommes sont encore étrangers à la connaissance de l'évangile ; quand, parmi ceux mêmes qui le connaissent, c'est le petit nombre qui l'ont reçu dans leur cœur et qui le mettent en pratique, il est puéril de s'abandonner à de brillantes chimères qui ne peuvent aboutir à aucune conséquence pratique et utile. Attendez que l'humanité soit convertie de cœur à la religion de Jésus-Christ, pour lui demander l'observation des maximes de Jésus-Christ.

Il est trop vrai, mes frères : les réflexions qui précèdent n'ont pas, quant à présent, d'application possible à la masse de l'humanité ; rien n'est plus en désaccord avec l'état actuel du monde que la maxime de notre texte ; et je n'aurais pas besoin d'autre preuve pour démontrer que le monde est « plongé dans le mal, » suivant les déclarations de l'Écriture. Laissons donc, je le veux bien, le champ des suppositions, et revenons à la réalité actuelle. Laissons cette humanité incrédule et perverse avec laquelle nous n'avons point affaire pour le moment, et parlons de vous, de vous qui m'écoutez dans ce moment, et qui par votre présence dans le temple de Jésus-Christ témoignez assez que vous prétendez au titre, aux privilèges, et aux devoirs des chrétiens. Vous qui

vous réclamez du nom de Christ, c'est vous que j'appelle aujourd'hui à mettre en pratique ce précepte, le plus simple, le plus universellement applicable, le plus évidemment obligatoire de tous ceux qui sont sortis de la bouche de votre maître. Je pose aujourd'hui ce précepte sur vos consciences, et au nom du titre de chrétien que vous portez, je vous somme de le mettre en pratique dans toutes vos positions et dans toutes vos relations diverses. En cela je ne vous demande rien de trop, rien qui dépasse votre profession et vos prétentions de christianisme; le chrétien le moins avancé de cet auditoire ne peut pas récuser le devoir que je vous prêche aujourd'hui. Ceux-là mêmes qui n'ont pas encore accepté dans toute son étendue la doctrine chrétienne admettent du moins la morale chrétienne : eh bien ! c'est de la morale, c'est la morale la plus simple, la plus élémentaire, la plus pratique, la plus incontestable que je vous prêche aujourd'hui. Votre conscience à tous rend témoignage que je vous demande une chose légitime quand je vous dis : « qui que vous soyez, quelles que soient votre profession et votre position sociale, faites chacun pour les autres ce que vous voudriez qu'ils fissent pour vous. » Etes-vous négociant ? prenez pour règle de conduite dans vos affaires, non pas seulement ce qu'on est convenu d'appeler probité dans le monde, non pas cette probité relative, admise peut-être dans le commerce, mais qui n'est pas strictement d'accord

avec les principes de l'évangile; prenez pour règle la maxime de Jésus-Christ, agissez avec les autres comme vous voudriez qu'ils agissent avec vous-mêmes: et par conséquent ne vous permettez jamais la moindre tromperie, jamais un mensonge dans vos transactions: car vous n'aimeriez pas sans doute qu'un autre vous trompât dans son intérêt et qu'à votre préjudice il vous cachât la vérité. Etes-vous marchand? mettez-vous à la place de celui qui vous achète, contentez-vous d'un bénéfice légitime, et tel que vous trouveriez bon qu'on le fît sur vous-même. Etes-vous acheteur? mettez-vous à la place de celui qui vend, et ne profitez jamais de son ignorance ou de son besoin pour payer un objet au-dessous de sa valeur. Etes-vous serviteur ou servante? supposez-vous à la place de vos maîtres, supposez que ce qui leur appartient soit à vous, et soignez leurs intérêts comme s'il s'agissait des vôtres. Etes-vous maître? mettez-vous à la place de vos serviteurs ou de vos servantes, représentez-vous ce que leur condition a par elle-même d'assujettissant et de pénible, efforcez-vous de la rendre plus douce par vos bons procédés, et usez-en avec eux, soit en actions, soit en paroles, comme vous aimeriez qu'on en usât envers vous. Etes-vous ouvrier? faites votre tâche comme vous voudriez qu'on la fît pour vous; êtes-vous chef de fabrique? traitez vos ouvriers comme vous aimeriez qu'on vous traitât si vous étiez ouvrier vous-même. Parents, fai-

tes-vous enfants par la pensée pour corriger et élever vos enfants; et vous enfants essayez, quoique la chose soit difficile, de vous mettre à la place de vos parents : essayez de vous représenter leurs fatigues, leurs soucis, leur dévouement, leurs sacrifices, et allégez leur tâche par votre obéissance et votre zèle, comme vous aimeriez qu'on l'allégeât pour vous si vous étiez à leur place. En un mot, appliquez la même règle de conduite à toutes vos relations diverses, à vos relations de mari et de femme, de frères et de sœurs, de riches et de pauvres, d'amis ou de simples connaissances ; mais appliquez-la réellement et rigoureusement : car cette règle d'or n'est rien si elle n'est pas tout dans la vie, et il est parfaitement inutile de l'admirer si vous ne la pratiquez pas.

Mais quand nous parcourons par la pensée ces applications diverses de la parole de Jésus-Christ, un sentiment pénible et humiliant vient opprimer nos cœurs ; car il est impossible de méconnaître que ce précepte est violé à chaque instant, même chez ceux qui s'appellent chrétiens. Il n'est point de précepte mieux connu, plus facilement accepté, dont on recon- naisse plus universellement l'excellence et la beauté ; mais on s'en tient à l'admiration, et il n'est pas non plus de précepte qui soit moins observé dans la vie réelle. Ce fait si humiliant et si triste a une cause bien simple : c'est le défaut de cette charité du cœur qui est le principe de tous les dévouements pratiques.

En même temps que le sauveur nous a dit : « fais pour ton prochain ce que tu voudrais qu'il fit pour toi, » il nous a dit aussi : « tu aimeras ton prochain comme toi-même; » et si nous faisons peu pour les autres dans la pratique, c'est que nous les aimons peu dans le fond du cœur. Commençons par aimer et alors nous agirons : alors nous saurons nous oublier pour les autres, soigner leurs intérêts comme nos intérêts propres, et faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fit pour nous.

Mais il faut remonter plus haut encore : et cet amour du prochain, qui est le principe de la charité pratique, a lui-même un principe plus éloigné et plus relevé, qui est l'amour de Dieu. Dans l'ordre de la morale évangélique, l'amour du prochain est le second grand commandement : le premier, qui est la base de tous les autres, c'est l'amour de Dieu. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ta force et de toute ta pensée : voilà le premier et le plus grand commandement. » C'est toujours à l'amour de Dieu qu'il faut en revenir quand il s'agit d'accomplir un devoir quelconque de la morale chrétienne. Tous les devoirs de l'évangile ont leur racine dans l'amour; on ne peut les accomplir qu'en aimant, et c'est de Dieu qu'il nous faut apprendre à aimer, parce que c'est lui qui nous a aimés le premier. C'est en contemplant l'amour que Dieu nous a témoigné que nous apprendrons à l'aimer à notre tour, et

aussi à aimer les hommes à cause de lui et à son exemple. C'est en appréciant ses bienfaits à notre égard que nous apprendrons à faire aussi du bien à nos frères. Les paroles mêmes de notre texte rendent sensible ce lien étroit, cette filiation sainte entre la conduite de Dieu envers nous et celle que nous devons tenir envers les hommes. Remarquez en effet comment l'exhortation du sauveur se rattache à la promesse qui précède : « demandez et il vous sera donné, cherchez et vous trouverez, frappez et il vous sera ouvert. Si vous qui êtes mauvais savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre père qui est dans les cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demandent ! *c'est pourquoi*, toutes les choses que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-les vous-mêmes pour eux. » C'est-à-dire : « puisque Dieu est bon pour vous, soyez bons à votre tour pour vos frères ; faites-leur du bien à l'image de votre père céleste. Puisqu'il vous donne toutes choses libéralement, puisqu'il répand sur vous des bienfaits sans nombre, donnez aussi à vos frères, donnez-vous à eux vous-mêmes comme Dieu s'est donné lui-même pour vous. »

Allez donc, mes frères, puiser la charité dans l'amour de ce père qui est aux cieux ; dans cet amour qui se déploie chaque jour par mille bienfaits, qui pardonne, qui supporte, qui enrichit des enfants coupables ; dans cet amour qui a livré le fils de Dieu aux humiliations

d'une vie mortelle et au sacrifice de la croix. Nous avons beau faire, quelque sujet que nous traitions, quelque devoir que nous prêchions, nous sommes toujours ramenés forcément à la croix de Jésus-Christ, parce que cette croix est la manifestation la plus éclatante de l'amour, et qu'on ne fait rien de bon sans amour. C'est dans la croix que nous voyons réalisé, sous sa forme la plus complète et la plus sublime, le précepte de faire aux autres ce que nous voudrions qu'on fit pour nous. Si seulement nous pouvions comprendre une fois, si nous pouvions apprécier à sa valeur cet immense dévouement, cet oubli absolu de l'intérêt propre pour l'intérêt des autres, notre cœur serait pénétré jusqu'au fond, nous saurions enfin ce que c'est que d'aimer, en présence de Celui qui s'est oublié pour nous nous nous oublierions nous-mêmes pour les autres, et le dévouement deviendrait aussi naturel pour notre cœur régénéré, que l'égoïsme est naturel pour notre cœur mauvais.

Apprends-nous donc toi-même, ô notre Dieu sauveur ! à aimer nos frères et à nous oublier pour eux ! Pauvres pécheurs accablés sous le sentiment de notre indignité et de notre impuissance, croyant à ta parole, hélas ! sans la mettre en pratique, admirant tes préceptes mais incapables de les observer, nous venons nous prosterner au pied de ta croix, et nous te supplions de faire pénétrer dans nos cœurs un rayon de cet amour divin qui t'a fait monter sur la croix ! O

toi qui nous prêches la charité par ton exemple plus encore que par tes paroles, prêche-nous-la aussi par cet Esprit qui change les cœurs : que cet Esprit nous transforme à l'image de ta charité, et qu'il grave en caractères ineffaçables, sur la table de nos cœurs, cette exhortation qui résume ta vie et ta mort : « aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ! » Amen.

Février 1854.

---